

Choses d'hier

Autor(en): **Deschamps**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 7

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Choses d'hier.

La lecture de vos articles sur la « médecine et les médecins » a reporté mes souvenirs vers une époque non lointaine, où préjugés et hérésies fleurissaient à l'ombre d'une industrie développée et d'une organisation scolaire en progrès. Ces souvenirs de choses vécues provoquent le sourire et font mesurer avec satisfaction le chemin parcouru.

Or donc, dans une localité industrielle jurassienne de notre canton, au temps où l'horlogerie et la fabrication des boîtes à musique battaient leur plein; au temps où l'on ne s'éternisait pas sur les bancs de l'école, et où les mères passaient plus de temps à l'établi que sur les bas à ravauder, on avait des notions médicales dont on pourra juger par quelques exemples.

Toute maladie ayant pour cause présumée un refroidissement, était désignée sous le nom de *frisson*. « Il a eu un frisson et il en est mort! » C'était simple, clair: on n'en demandait pas davantage.

La pleurésie ne rentrait pas sous cette dénomination; mais quand il ne s'agissait que de la *fausse pleurésie*, le malade avait beaucoup de chance de s'en tirer.

Avoir les *sangs gâtés* s'entendait d'un empoisonnement du sang.

L'*estomac ouverte*, l'*estomac décrochée*, l'*estomac refroidie*, tels étaient les termes employés pour les affections de cet organe.

Une preuve de l'intérêt qu'on portait à un malade était de soulever les couvertures pour montrer au visiteur combien le pauvre était décharné (décharné).

Et la bête à Jeannot, appelé l'*homme à la bête*, parlons-en! Depuis des années, cet homme avait cessé de travailler. Un mal étrange le minait, et sa femme amenait le pain au logis en intéressant à cette infortune les âmes sensibles. « Jeannot, disait-elle, avait une bête dans l'estomac, une bête qui avait ses bons et ses mauvais jours, sa bonne et sa mauvaise humeur, autant de choses dépendantes de la quantité et de la qualité des aliments qu'on lui servait. »

Enfin Jeannot mourut, mais non point de la tête, car l'autopsie sollicitée par le docteur de la localité prouva que le cancer n'a de bête que le nom.

En ce temps-là on rencontrait quelques jeunes mères qui ne coupaient jamais les ongles de leurs bambins avant la sixième année. « Ça les fait devenir voleurs! » disaient-elles d'un ton de profonde conviction. Et les vieilles femmes enseignaient aux jeunes à tourner la tête de leur lit en face de la fenêtre, car « dormir à contre-jour fait vieillir trop tôt. »

Se fiancer en décembre pour se marier dans les premiers mois de l'année était d'un si mauvais présage qu'on usait de tous les expédients pour éviter cette chose effrayante qui avait nom: « Etre épouse de deux ans! »

Un petit enfant tombait-il gravement malade, on s'empressait de le faire baptiser, moins par un scrupule religieux que par la conviction que le baptême « fait souvent tourner la maladie vers la guérison. »

Nous passons sous silence les procédés anti-hygiéniques, les remèdes absurdes, les pratiques baroques, conseillés par l'essaim des voisines se croyant indispensables auprès de la femme en mal d'enfant... Tout cela n'est heureusement plus qu'à l'état de souvenirs, souvenirs qui ont néanmoins du bon, s'ils font apprécier les progrès réalisés dès lors.

M^{me} DESCHAMPS.

Quelques bonnes vérités.

M^{me} Jeanne de Bargny, dont on remarque les spirituelles chroniques dans *France-Mode*, vient de publier, dans le même journal, un

très excellent article sur l'usage immodéré des parfums. Jamais réflexions plus justes, plus sensées. Et on les lit avec d'autant plus de plaisir qu'elles émanent de la plume d'une dame. Puissent les nombreuses personnes à qui elles s'adressent en profiter quelque peu. En voici les principaux passages:

A qui n'arrive-t-il pas de croiser dans la rue une femme jolie parfois, élégante souvent, mais de laquelle se dégage un tel parfum, qu'on la suivrait facilement à la trace pendant plus d'un quart d'heure?

— A force de sentir bon, elle infecte, dit un vieux monsieur de mes amis.

Et j'avoue n'être pas seule avec lui de cet avis. Dehors, cette habitude néfaste de se parfumer à outrance est désagréable pour la plupart des promeneurs que l'on rencontre, mais dans un endroit fermé, salon, théâtre ou magasin, cela devient un danger pour beaucoup de ceux auprès desquels on se trouve, outre les inconvenients incontestables et incontestés que l'exces des parfums a sur la santé des malheureuses qui se livrent à ce petit empoisonnement journalier.

— Empoisonnement?...

— Mais oui, Madame. Les odeurs agissent à la fois sur les nerfs qu'elles excitent, et sur l'économie générale qu'elles anéantissent. — Aussi, ai-je oui dire à plus d'un docteur que beaucoup de névrosées dont notre société moderne pullule ne doivent pas attribuer à d'autre cause le mal dont elles souffrent.

Pendant si, comme l'opium ou la morphine, les parfums n'attaquaient la santé que de ceux qui en abusent, ce ne serait dommage que pour eux; et si regrettables que soient les conséquences de cette funeste habitude à leur égard, on ne la déplorait qu'à demi, car elle n'atteindrait que les coupables, — mais les parfums font souvent souffrir bien plus encore les innocents, c'est-à-dire ceux qui n'ayant rien fait pour être malades, le sont, par ricochet, parce qu'ils ont le malheur de croiser dans la rue, ou d'être assis dans un théâtre ou dans un salon, à côté d'une femme excessivement parfumée.

Or, c'est en cela qu'on peut fort justement les accuser de manquer de savoir-vivre, je dirais presque de charité.

Il y a énormément de personnes dont l'odorat est très délicat, les nerfs extrêmement susceptibles, et qu'une odeur forte incommode au point de leur occasionner la migraine et mille autres malaises non moins désagréables.

La simple humanité commande donc de ne pas se parfumer au point d'incommoder ses voisins ou ses interlocuteurs.

Enfin, si on trouve quelque charme en la société de ses amis, si on tient à entretenir avec eux des rapports d'amitié, il est certain qu'on doit s'arranger pour que, de leur côté, le même désir ne soit pas arrêté par la crainte d'une indisposition certaine.

Pour ma part, je l'avoue, je connais des femmes charmantes que je me prive de voir, parce qu'elles sentent trop... bon.

Elles se font gloire de lancer les parfums à la mode, d'en inventer même; mais elles le font sans discernement; aussi l'odeur qu'elles dégagent est-elle, je vous l'affirme, infiniment plus forte que celle que l'on respire en entrant dans la boutique d'un parfumeur.

Sur tous les autres points, ces femmes sont charmantes, bien élevées, distinguées même. Mais sur celui-là, elles ont un si mauvais ton, que j'ai plus d'une fois été obligée de batailler auprès des personnes sérieuses qui les avaient rencontrées chez moi ou ailleurs.

Et la ratta!

Vo cognaitè prâo l'histoire dè cè sindzo que montrâvè la lanterna magique? Et bin ia bin dâi dzeins que sont coumeint cè sindzo: quand font oquie, s'eincousenont po dâi z'afférés dè rein dào tot et ne sondzont pas à l'essentiet, ào principat.

On notéro avâi fauta d'on comis po lài reco-piyi sè z'atto. Ye fe don mettrè on avi su lè papâi et, cauquies dzo après, yein a 'na demidozanna que l'âi ont écrit po avâi la plliace; adon, coumeint ne savâi pas bin lo quin prein-

drè dè clliâo lulus, sè décidâ dè lè fèrè veni trè ti à son bureau lo leindéman.

Quand furont ti quie, lo notéro lâo fe:

— Attiutâ, mè z'amis, m'ein vé vo contâ on n'histoire et vo z'allâ bin rateni cein que vè vo derè, kâ suivant cein que cein vo baillèrâ à sondzi, ye farè mon choix et ye preindrè po mon comis cè qu'ara lo mi réfléchi et que mè fara la pe bouna reponsa. Don, fèdès bin atteinchon! vè coumeinci me n'histoire:

« L'âi avâi on iadzo on païsan qu'avâi 'na grandze reimplia dè bllia tantquia la frêta; mâ, du grantein, s'étâi apèçu què 'na pouéson dè ratta vegnivè l'âi medzi après cllia granna. L'eut bo teindrè dâi trappès, eincliuère lo tsat à la grandze, pas mèche dè poi l'accrotsi.

» Tot parai on dzo noutron hommo ve la bite que s'einfetâvè dein on perte, adon ne fe ni ion ni dou, ye va queri son vettrelî, sè catsé à n'on carro dè la grandze, sè branquè ein jou et à l'avi què la ratta a volliu resailli dè son perte, ràio! l'âi terè dessus. Mâ, vouaiquie lo pe pouet dè l'affère: la pudra met lo fu à 'na dzerba dè paille, et cllia dzerba à on outro.»

— Est-te que tota la grandze a bourlâ? se fe ion dè clliâo postulants.

Mâ lo notéro ne fe pa pi état dè l'oure et continuè se n'histoire ein deseint:

« Quand l'a z'u vu que la grandze étâi ein fu, lo païsan sè dépatsè d'allâ queri de l'édhie ào bornè po détiendrè cè fu. »

— As-te pu détiendrè lo fu? demandè on outro dè clliâo lurons.

« Tandî que coudhivè détiendrè lo fu, dese lo notéro sein rein l'âi repondre, arrevè sa felhie avouè dou baignolets pllieins d'édhie et l'arrosè assebin lo fu, mâ tandî que s'escrimâvont après clliâo clliammès, vouaiquie la porta dè la grandze que sè clliuè et ne poivont ni l'on ni l'autro resailli dè la grandze. »

— Pardon! estiusadè! dese on troisième lulu, est-te que lo père et sa felhie ont étâ freccassi avouè la baraquâ?

Mâ lo notéro ne lâo réponsâi adè rein et continuè ein deseint:

« A cè mimo momeint, arrevè la fenna dào païsan ein tchurleint et ein crieint: « Ao séco! ào séco! » que cein fâ veni ti lè vezins et vezenès, mâ lo fu bourlâvè adè et coumeincivè à preindrè à dâi z'autrè grandzes que djoutâvont... »

— Monsu lo notéro, demandè ion dè clliâo postulants, est-te que ia gros zè dè mau?

— Lo receviâo est-te venu fèrè on einquièta avouè lo dzudze dè pé? demandè on outro.

— Est-te que la tièce d'assurance a zu gros a payi? fâ onco on outro.

— Ora, vouaiquie me n'histoire, se fe le notéro, sein fèrè état dè lè z'oure, vo pâodès trè ti vo couilli et reveni déman queri ma reponsa.

Mâ, coumeint clliâo valottets sè lèvâvont po s'ein allâ, ion dè leu, on tot petit crazet, que ne payivè pas dè mena, et que lè z'autro s'étioint fottu dè li ein arrevèint, restâvè adè chétâ su sa chaula, tot coumeint se l'attendâi onco oquie.

— Et bin! l'âo dese lo notéro, vo z'âi oiù! vo faut repassa tzi mè déman.

Mâ lo petit lulu vint rodze qu'on pavot et sè mè a derè:

— Estiusadè, monsu! mâ.... et la ratta? qu'est-te que l'est devenia dein tot cè commerce?

— Ah! ah! se fe lo notéro, tè, te pâo restâ, t'é lo pe malin dè ti, kâ t'é lo tot solet que n'aussè pas perdu lo fi dè l'affère et que n'aussè pas àobllia la tsoza principâla, dein tota l'histoire que ie vo z'é contâ! Respect por té!